

PIERRE GASCAR

Les Chimères

nrf

GALLIMARD

PIERRE GASCAR

Les chimères

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
soixante-quinze exemplaires sur vélin pur fil
Lafuma-Navarre numérotés de 1 à 75.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard, 1969.

I

LE DIEU-SEL

Le sel n'est jamais plus blanc qu'à Massoua, en Erythrée, au bord de la mer Rouge. Jamais plus corrosif. A croire que le soleil ajoute à sa force autant qu'à son éclat. Une lave dont la brûlure agit de façon insidieuse. Par réverbération d'abord : les ouvriers sauniers en arrivent à saigner des yeux. La manipulation du sel fait le reste : lèvres escarifiées, muqueuses ardentes. Ces Nubiens sont les hommes à la verge rouge dont parle Lautréamont.

Ils n'en ont jamais fini avec le sel. Inlassablement, la mer l'apporte. On l'enclôt. L'eau s'évapore presque aussi vite que sur la plaque d'un four. Puis tout est de nouveau blanc. Le sol crisse. Les vêtements sont de toile émeri, contre la peau en sueur. Dans les hangars, le sel se dresse en montagnes. Qui s'y enseveli-

rait garderait pour l'éternité son corps, sa forme. A vif, car la peau ne résiste pas au sel. Mais il n'attaque pas la chair. Il ne tend à rien d'autre qu'à se rapprocher de notre sang, à se reconnaître en lui, les biologistes nous l'enseignent. Nous passons notre vie à négocier avec le sel, d'artère à mer, en quelque sorte, mais indirectement. Les ouvriers sauniers de Massaoua, eux, en sont à l'imprégnation. Leur salive a un goût de larmes.

Après la mer Morte, la mer Rouge est la plus salée des mers. C'est une des raisons pour lesquelles la première civilisation est née en Égypte : on dépérit dans la fadeur. Le sel donne un sens à la nourriture, la rend intelligible. Une autre dimension, comme, pour la vie de l'esprit, la métaphysique. L'homme ne peut pas assumer le monde sans l'assaisonnement du divin ou de la négation du divin, ce qui revient au même. Mais Massaoua, c'est trop.

En arrière, la plaine côtière finit tout de suite contre un mur : l'Éthiopie. Pas d'arbres, aucune culture. La terre ne vaut pas mieux que de la cendre. Le sel y triomphe sans peine. Il est au-delà de la stérilité. Il brûle, il étincelle, éblouit. Derrière les monticules qu'il

forme, la mer semble noire. Le sel est le seul repère, la seule chance, dans ce paysage de soif. La seule réalité positive. La terre se nie : une poussière ocre qui coule entre les doigts. Même avec le soleil, il ne se passe rien. Avec le sel, il peut se passer quelque chose, un surcroît d'amertume ou un peu plus de brûlure, pour le moins.

Au fond de l'immense massif éthiopien, le sel manque depuis toujours. Les communications restent difficiles. Dans la région de Kaffa, la population se réduit, va disparaître, à cause du goitre. Mortalité précoce, femmes bréhaïnes. Quelques dizaines de tonnes de sel marin, de loin en loin, y remédieraient. Mais il n'y a pas de routes. Une espèce de mouche tsé-tsé pique les ânes chargés de sel. Ils meurent et pourrissent, à côté de leur fardeau, tandis que les convoyeurs retournent sur leurs pas, en agitant des branches.

On ne commence ici à parler du sel qu'avec la reine de Saba. Depuis qu'elle est passée dans le lit du roi Salomon, le sel a la magie de ce qui vient d'ailleurs, qui appartient à l'étranger, qui vous fascine et vous effraie, vous domine. Avant, on ne connaissait pas le sel; la Reine pas plus que quiconque. Elle rend

visite à Salomon. Il la désire aussitôt. Elle se refuse. Ils sont couchés l'un près de l'autre, une jarre pleine d'eau posée près du lit. « Si, dans la nuit, tu te lèves pour boire, je te prendrai », dit Salomon à la Reine. Au dîner, il a fait servir à dessein des plats fortement salés. Bientôt, la Reine n'y tient plus. Toute la nuit, elle va de l'amant à la cruche. Un enfant naîtra. La dynastie des Rois des Rois est fondée.

Sur les marchés, sur celui de Gondar même, on paie encore parfois les denrées, les étoffes et les objets de poterie avec du sel. Il est ce qu'il existe de plus précieux ici, après les métaux rares. Comme eux, il est extrait du sol. Il s'agit du sel gemme, le sel « natif », ainsi qu'on dit de l'or brut. La monnaie de sel se présente sous la forme de barres rectangulaires à peine longues d'un empan et de quatre ou cinq centimètres de section. On les fragmente à volonté pour l'appoint. Matière trouble, presque louche, qui rappelle la pierre d'alun, la fausse transparence du fruit du gui, l'humour vitrée. Entre son âpreté, son tranchant, sa dure lumière et nous, le sel interpose une viscosité, nous invite à rêver d'un sirop de sel.

L'Éthiopie est un pays de lacs et de miel (d'hyènes aussi). Le sel y figure l'élément

d'une antinomie qui semble d'abord impossible à résoudre, d'où ce rêve d'un compromis, d'un sirop de sel. La vérité du sel est, pour l'homme, bien qu'il la recherche, un dur réveil, un choix. Le sel précise le monde. La fadeur, la douceur n'a pas de contours.

Cette monnaie de sel fait penser aussi à du gel, le gel d'une eau pas très propre, ce qui tiendrait plutôt ici à rassurer les gens. Feu et glace, le sel constitue comme un foyer de pureté, sur ce marché plein de fruits mal venus, d'hommes et de femmes aux yeux rougis de trachome, et au-dessus duquel les mouches mettent comme un vivant dais de crin. Même ainsi, en quantité réduite, quatre ou cinq barres ici et là, le sel règne. Il fige à distance les charognes fourmillantes, sèche les plaies, dissout les miasmes et aussi éclaire les voix, comme le fait le grand froid.

On est déjà sur le chemin de la divinisation du sel. Sa valeur et les précautions qu'elle implique entraînent le respect, bientôt la religion. Trésor soluble. Retour du marché, le paysan fuit devant l'orage comme devant des détrousseurs. Trempé par l'ondée, l'homme verrait fondre sur lui sa richesse. C'est bien

d'un dieu de vous quitter sur une averse, un coup de vent.

Mais il n'y a pas que la pluie qui puisse provoquer l'usure puis l'évanouissement de cette divinité en barres, à la fois nourriture ou, pour le moins, condiment, et monnaie. Le sel fixe l'humidité de l'air, même celle de l'aube, si imperceptible et si fugitive pourtant, sous ces climats. Il s'y dissout, exsude une eau saturée qui imbibe le bois des coffres, attaque leur métal et finit par le rendre poreux. On entend le sel s'égoutter, ou bien les planches des caisses qui le contiennent travaillent, avec des craquements. Dieu insomnieux, fuyant.

Disparu, le sel laisse partout où il a été entreposé son souvenir, sa trace. Au cœur des montagnes d'Afrique, dans les lieux les plus reculés, dans les villages à l'odeur d'excréments et de feux d'herbes, on trouve, à l'intérieur de chaque hutte, des objets qui semblent avoir longtemps séjourné au fond de la mer.

Ces marques du passage du sel figurent des efflorescences blanches et se développent à la façon des lichens impalpables des rochers. Souvent, ce n'est que comme une buée, une haleine qui se serait condensée. Assez pour

qu'on puisse imaginer que l'air, autour de la jarre fêlée ou du coffre, reste habité. Cette assimilation du sel à l'esprit est également favorisée par la formation du salpêtre, sur les murs de pierre des lieux souterrains. Là, mieux encore qu'ailleurs, on sent que le sel tend à la phosphorescence, essaie de nous éclairer. « Sel de la terre », a-t-on dit des Apôtres. Mais il est sûr que le sel ne parvient pas à nous apporter vraiment la lumière. Il ne peut que nous la suggérer.

Dans cette partie de l'Afrique, la divinisation du sel résulte, en partie, du refus de certaines minorités ethniques de traiter avec le pouvoir central. Pour préserver leur pureté ou parce qu'elles sont suffisamment instruites par leurs contacts antérieurs avec les autorités, ces populations mettent à profit, pour s'isoler, l'inaccessibilité des lieux qu'elles habitent. A l'occasion, elles détournent, en tirant des flèches, ceux qui voudraient s'en approcher.

Pour compter les membres d'un village, les fonctionnaires doivent gagner quelque hauteur qui le domine. A l'heure du repas, ils notent le nombre de fumées montant des huttes. Les

habitants qui mangent froid sont des morts (il y a là plus de vérité qu'il ne semble : la nourriture chaude et salée, les deux allant de pair, donne sa plénitude à l'existence).

Ces tribus irréductibles ont bien compris qu'en acceptant d'utiliser la monnaie nationale elles entreraient dans le jeu très suspect où l'on veut les engager. La monnaie de sel est une monnaie libertaire, un signe substitué au troc, certes, mais un signe tout à fait transparent. Pas d'effigie, sur la monnaie de sel, pas de devise. Elles n'y resteraient pas longtemps. Dans la manipulation ou par l'effet de l'humidité, les barres de sel perdent un peu de leur substance. Leur surface s'en trouve constamment purifiée.

Il ne faut pas croire cependant que, sous sa forme de monnaie, le sel est réduit à l'état de symbole et pourrait être remplacé par n'importe quelle autre matière, par des coquillages, des plumes, des cailloux. Il est vrai : d'habitude, on ne consomme pas la monnaie de sel. Lorsqu'il manque de sel pour son alimentation, l'habitant de ces régions perdues va en acheter sur un marché, à deux ou trois journées de marche. Il le paie en barres de sel. Opération moins absurde qu'il n'y paraît.

L'homme acquiert un sel grossier venu de la côte et chargé de la poussière des pistes que les mailles des sacs n'arrêtent pas. Il obtient une quantité de sel cinq ou six fois plus importante que celle représentée par la barre de sel dont il se dessaisit pour régler son achat.

On ne peut nier sans doute que la valeur intrinsèque de la barre de sel se trouve majorée dans cette transaction. Ne voyons pas là cependant une introduction du principe fiduciaire. Le sel ne devient rien d'abstrait. Sa plus-value provient du fait que, sous la forme de barres, il a des qualités qu'on chercherait en vain dans le sel de Massaoua, même raffiné. Dans les barres, il s'agit non seulement d'un sel supérieur, d'un extrait de sel, mais bien d'un sel « autre ». Aussi ne se résigne-t-on à le consommer que dans l'extrême nécessité. Dans des cas particuliers, pour certains individus sujets aux phantasmes, à la panique, il peut y avoir ici (ce qui ne se conçoit pas dans nos pays) urgence de sel.

Dans cette partie de l'Afrique où il est rare et où il se divinise, le sel ne parle pas de la mer. Elle n'aura jamais eu, dans l'histoire de l'humanité, qu'un caractère anecdotique et même folklorique parfois. Elle n'est pas par-

tout, comme, pour les vivants, la terre, la lumière, les eaux douces, les arbres. Et puis, quel tellurisme, chez ces Africains ! Le sol fait entendre, à chacun de leurs pas, sous leurs pieds nus, un bruit de meule.

Ces hommes n'ont pas la moindre idée de Massaoua dont le rivage blanchit très loin, là-bas, au revers des plateaux. Pas la moindre idée de cette eau illimitée que les sauniers, quand elle est entrée dans les lais où elle va se résoudre en sel, appellent l'eau-mère. Les Africains n'attendent l'esprit que de la terre, où ils placent tous les principes de vie. Ils ne savent pas si le sol de leur pays contient ou non du sel, mais ils savent que s'il en recèle ils n'ont pas les moyens d'aller le chercher. Il est bon, après tout, que le sel vienne de loin, d'un endroit qui n'appartient peut-être pas tout à fait à ce monde. D'ailleurs, s'agit-il encore de notre monde, à partir d'une certaine profondeur ?

Personne ne connaît avec exactitude le lieu de provenance des barres de sel qui servent de monnaie dans cette partie du continent africain. On ne trouve des filons de sel gemme à peu près pur que dans quelques mines d'Europe centrale. L'importation de barres de sel

remonte, en tout cas, à une époque assez lointaine. La monnaie de sel ne s'use vraiment que si elle est trop souvent manipulée ou gardée dans des endroits humides. D'où sa présence ici, aujourd'hui encore, en quantité chaque jour plus faible, il est vrai.

Il semble que ce soit des missionnaires catholiques qui aient introduit les barres de sel, en tant que sel réservé aux baptêmes. Il était plus facile à transporter sous cette forme que pilé. Peut-être les missionnaires découvrirent-ils que, contre ce sel, ils pouvaient obtenir de la population des vivres ou des services. Il est plus probable qu'ils donnèrent de nombreuses barres de sel (toutes ces tribus à baptiser!) aux prêtres indigènes qu'ils avaient formés en hâte. Quelques-uns de ces derniers, par goût du profit, les mirent en circulation, en firent une monnaie, non sans insister sur son origine sacrée, afin de la valoriser. Dès le départ, le sel en barres se trouvait ainsi doté, sous son vieil éclat de loupe fêlée, d'un éclat second qu'il n'était pas près de perdre.

Bien que les missionnaires catholiques soient depuis longtemps repartis, laissant définitivement la place aux coptes, le sel, sous la forme de monnaie, continue de représenter ici

l'esprit judéo-chrétien. Il est à la fois feu et glace. Il évoque le plaisir par la souffrance, l'éblouissement par la rigueur. Il s'oppose à la laxité psychologique de ces populations, qui ne manquent par ailleurs ni d'intelligence ni de noblesse, mais qui gardent une conception du monde dont la formule « miel et hyène » rend compte assez fidèlement.

Il existe des églises de sel. Le sel a ses temples là où justement il n'est pas l'objet d'un culte. Soudain transporté dans les mines de sel gemme de Basse-Autriche, un Galla (un habitant de la partie la plus fermée et la plus sauvage de l'Éthiopie) mourrait d'extase avant même que de pneumonie (l'air est cru, dans ces mines). Dans les plus belles, les plus vastes d'entre elles, dans la région de Wieliczka, notamment, les ouvriers ont créé une architecture de sel, pour l'amusement des visiteurs. Comme on se trouve au fond de la terre, ils se sont inspirés du style des églises : il permet de travailler vers le haut. On dépasse ici l'élan du Moyen Age. Dans les flèches de leurs cathédrales en creux, les hommes du sel apportent un espoir d'enterré vivant.

Cependant, la plupart du temps, faute de temps ou de moyens, ils se sont bornés à aménager des nefs, en multipliant les piliers, qui suffisent à rappeler l'église et qui, en scintillant dans la lumière, produisent, sur un simple dé clic de commutateur, l'effet « féérique » promis aux visiteurs par les prospectus. Les verres colorés des projecteurs distribuent un peu partout le rubis, le saphir, l'émeraude. Mais le sel n'y met guère du sien. Pas de fulgurance. A peine de l'éclat. Il y a, dans cette matière, toute la taciturnité des fonds marins.

Dans les parties de la mine où, loin des jeux de lumière, les ouvriers travaillent ou se délassent, au cours des pauses, le sel retrouve son vrai aspect, sans toutefois recouvrer la densité qu'il a dans les montagnes d'Afrique. Pour leur commodité, les mineurs ont taillé dans le sel des sièges, des tables, des niches et des lits de repos. Ils ont souvent cherché l'effet : qui aurait osé imaginer un fauteuil de sel ?

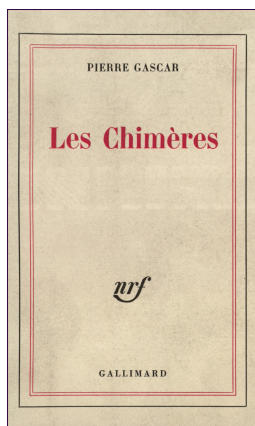
Bientôt, leurs inventions se révèlent perverses. Invité à s'étendre sur une des couchettes de sel, le visiteur se repent dans l'instant de ne pas s'être dérobé. Il se voit au saloir, les membres déjà raides. Ces hommes

de la mine peuvent-ils vraiment dormir sur du sel, dans du sel? Il lui semble même impossible de fermer les yeux. De seconde en seconde, l'incorruptibilité des corps le gagne et elle équivaut à la plus ardente des insomnies.

Assis à une table de sel, sur un siège de sel, avec, au-dessus de sa tête, une voûte de sel qu'il peut toucher de la main, s'il se dresse, le visiteur éprouve au bout d'un moment le besoin de se re-situer dans le monde. Il imagine là-haut le ciel dont l'oblique transparence du sel le sépare. Il lui vient aussi à l'esprit qu'il se trouve dans un cadre consommable. Avec le temps, il parviendrait à absorber ces murs, ces meubles, cette voûte. Il est comme le ver à l'intérieur d'un fruit. Il sourit, on ne sait pourquoi et, sans plus de raisons, cesse de sourire. Il répète à qui veut l'entendre que l'endroit est bien singulier.

Il l'est encore plus qu'il ne le croit. A certains endroits de la voûte, ainsi que çà et là dans les murs et les piliers, le visiteur ne tarde pas à découvrir des ombres dues à des corps opaques pris dans la masse du sel. Il s'agit de coulées ou de poussées d'argile. Elles font penser à des formes vivantes. Mais qu'elles res-

nrf



Les Chimères

Pierre Gascar

Cette édition électronique du livre *Les Chimères* de Pierre Gascar a été réalisée le 30 mars 2016 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070270248 - Numéro d'édition : 9527024)

Code Sodis : N05778 - ISBN : 9782072057755

Numéro d'édition : 210224